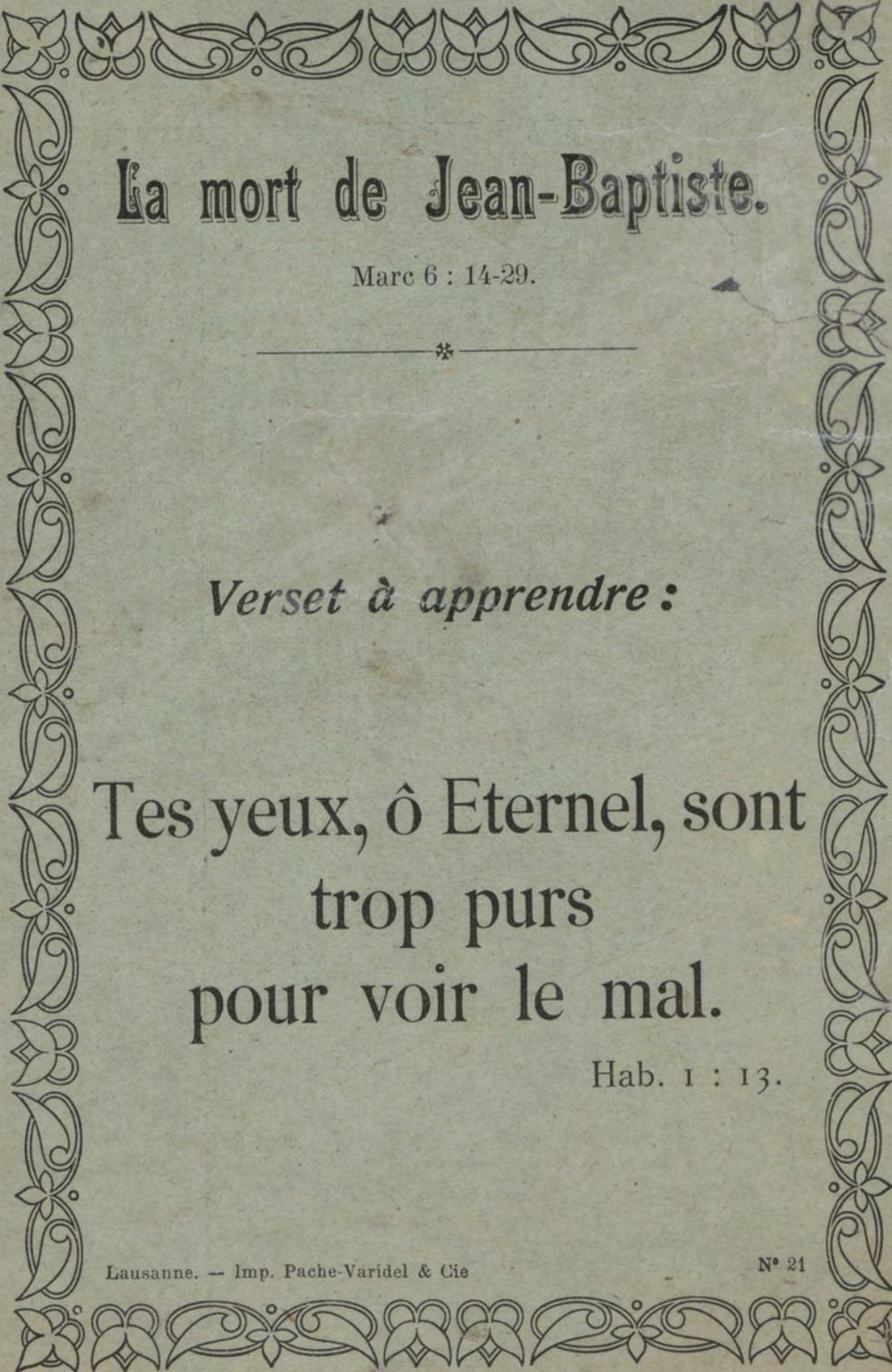


Vignette de l'École du Dimanche



Un prisonnier de guerre.



La mort de Jean-Baptiste.

Marc 6 : 14-29.

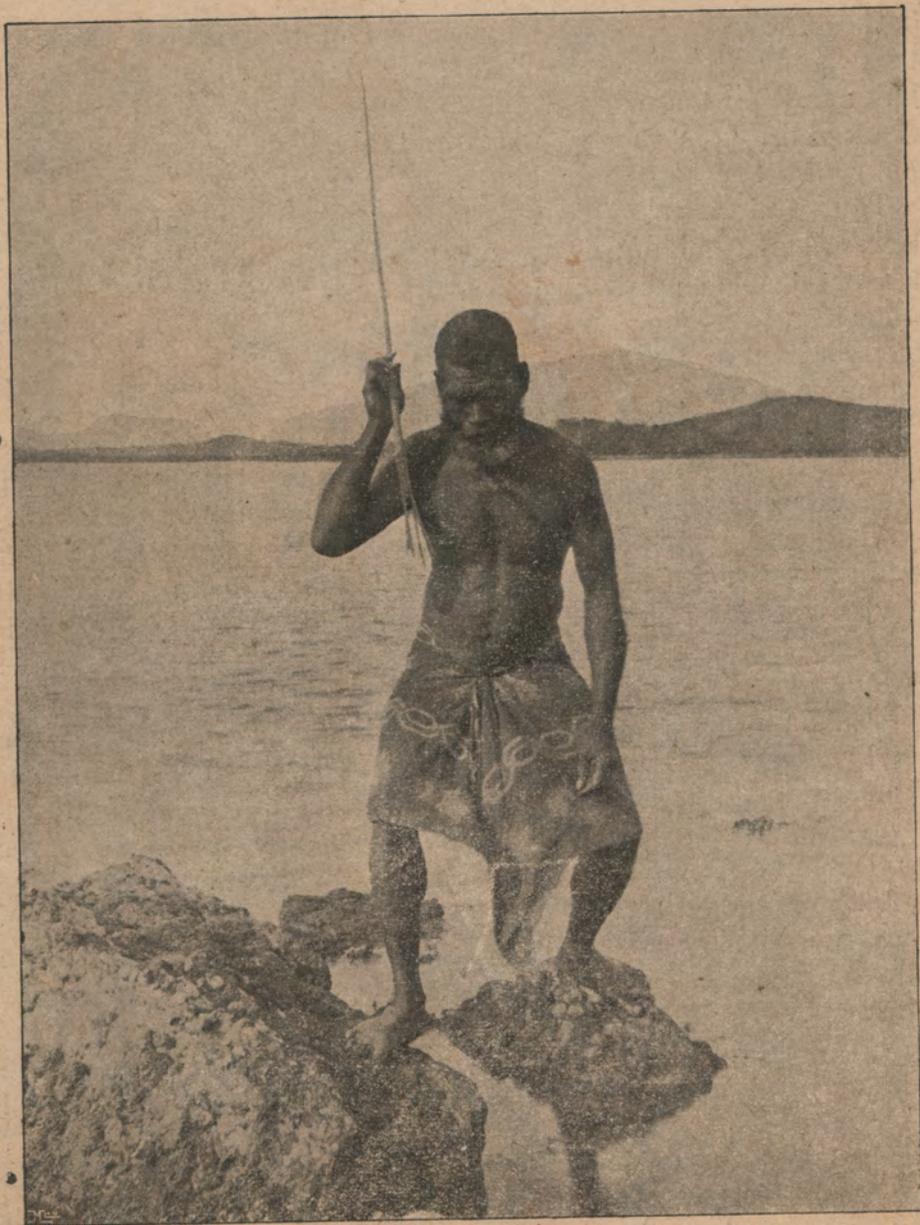
—*—

Verset à apprendre :

Tes yeux, ô Eternel, sont
trop purs
pour voir le mal.

Hab. I : 13.

Le Messenger de l'Ecole du Dimanche



Un pêcheur de l'île de Maré (Iles Loyauté).

Le crabe de cocotier.

(Conte maréen.)

Un jour, les crabes de terre et de mer décidèrent d'organiser une grande fête. Ils convoquèrent tous les coquillages, les moules et autres bêtes qui habitent les récifs et les rochers du bord de la mer. On leur fit dire de se tenir prêts pour le jour fixé et de se faire aussi beaux que possible.

Ce jour venu, de grand matin, les invités sortaient de leurs trous pour aller faire leur toilette ; on les voyait se laver, se baigner, polir leur coquille, nettoyer leurs pattes et leurs pinces. Ceux dont la carapace était fendue ou ébréchée, s'agitaient pour en trouver une plus belle.

Tous étaient très affairés, tous, sauf un gros crabe de cocotier, qui, ce jour-là, ne se leva pas plus tôt que de coutume. Il n'avait pas de coquille ; car il avait toujours été trop paresseux pour s'en fabriquer une. Il pensait bien que, pour la fête, il en trouverait une à sa taille, quelque part sur la plage ou dans les creux de rocher.

Il se mit donc en route, sans se presser ; il avait bien le temps, pensait-il, puisque le soleil n'était pas encore très haut à l'horizon. Sur le sable, il trouva une carapace de crabe de mer qu'il essaya d'endosser, mais elle était bien trop petite ; il en vit une autre un peu plus grande, mais elle était trop laide pour un jour de fête. Il se mit alors à chercher des coquilles le long des rochers. Il en essaya plusieurs, mais il les faisait toutes craquer en voulant y entrer.

Et pendant ce temps le soleil marchait toujours ; c'était bientôt l'heure de la fête. Au moment où il faisait passer sa queue dans une belle coquille, il entendit sonner la trompette. Il fallait se hâter ; il était loin de l'emplacement du repas. Avec quelle peine il avançait ! il était par trop gêné.

Au bout d'un moment de marche, sa belle coquille se brisa. Pauvre crabe ! ce n'était plus l'heure de se mettre en quête d'un autre habit. Il était obligé d'assister à la fête tout nu. Les autres invités étaient déjà là, tous plus beaux les uns que les autres. Quand ils entendirent les pas du crabe de cocotier, ils se retournèrent pour voir comme il s'était fait beau : — Oh ! s'écrièrent-ils indignés, comment oses-tu te présenter ainsi ? Le directeur de la réjouissance décida pour le punir que depuis ce jour le crabe de cocotier ne posséderait jamais de coquille et qu'il resterait nu toute sa vie.

(Traduit par Mlle I.-B.)

La couronne du roi.

L'anecdote parfaitement authentique se passe en Italie, et concerne le roi Humbert.

Dans une de ses courses matinales, le roi rencontra un jour deux petits garçons engagés dans une conversation si animée et si bruyante, que l'attention du roi fut arrêtée sur eux. Ils s'entretenaient précisément de lui. L'un d'eux l'ayant reconnu, ôta son bonnet poliment et s'adressant au monarque, lui dit : « Excusez, Monsieur, mais n'est-ce pas, vous n'êtes pas le roi ? »

— Et pourquoi ne le serais-je pas, mon petit ?

— Parce que...

— Parce que vous ne portez pas de couronne, répondit hardiment son petit compagnon, comme si les rois portaient toujours la couronne !

— Moi, je sais que vous êtes le roi, car je vous reconnais d'après le portrait que nous avons chez nous, et qui a coûté vingt-cinq centimes. Il ne veut pas me croire ; dites-le, lui vous-même.

— Puisque tu m'as déjà reconnu, mon petit, je ne nierai pas que je suis le roi Humbert. Es-tu satisfait maintenant, mon ami ?

— Oh ! je sais maintenant ! exclama le petit, vous ne portez la couronne que les jours de grandes fêtes officielles ?

— Non, mon enfant ! répondit le roi devenu très sérieux, non, mes jours de fêtes sont ceux où j'oublie que je porte une couronne ! Mais tu ne me comprends pas. Afin que vous ne m'oubliez pas, voici mon portrait. Il n'est peut-être pas aussi beau que le vôtre à la maison, mais il a un peu plus de valeur ! En disant cela, il remit à chaque enfant une pièce d'or. On devine la joie et la confusion des garçons !

Que de souffrances cachées sous le diadème des souverains ! nous n'avons certes pas à le leur envier ! D'autant moins qu'une glorieuse promesse nous est donnée, de la part du Dieu fidèle : Quiconque, si humble et petit soit-il, demeurera fidèle jusqu'à la mort obtiendra la couronne de vie, la couronne incorruptible de gloire.

M^{lle} J. ASMIS.

La famille de Jacob s'établit en Egypte.

(Genèse 45 : 16-28 ; 46 : 1-7 ; 47 : 5-12).

Les événements que nous avons racontés dans nos dernières leçons devaient préparer l'établissement du peuple d'Israël en Egypte. Le roi de ce pays fut des plus aimables avec les frères de Joseph ; non seulement il consentit à les recevoir chez lui, mais il offrit à toute la tribu un fertile district de l'Egypte où elle pourrait s'établir. Nous voyons la main de Dieu dans toute cette histoire. Il protégeait visiblement son peuple et aplanissait le chemin devant lui. Dieu n'abandonne jamais ses enfants, et vient à leur secours dans les moments difficiles. —

Joseph n'a-t-il pas mis peut-être un peu de malice dans la recommandation qu'il fait à ses frères : Ne vous querellez point en chemin. Peut-être ; en tout cas, cette exhortation était nécessaire, car trop souvent ces frères avaient fort mal agi les uns à l'égard des autres.

La froideur de Jacob est compréhensible ; les vieillards qui ont beaucoup souffert moralement ne croient pas très volontiers ceux qui viennent leur apporter une très bonne nouvelle ; ils ont peur d'une cruelle déception. Mais l'amour paternel fut le plus fort, Jacob n'hésite plus ; malgré son grand âge, il se décide à partir, non sans avoir auparavant offert à Dieu des sacrifices d'actions de grâces. — Les Israélites furent fort bien reçus par le Pharaon ; ce dernier leur donna la terre de Gossen. Ils continuèrent à y exercer paisiblement leur métier de bergers. —

Que signifie pour nous ce beau récit ? — Quand Dieu est avec nous, nous n'avons rien à craindre ; nous devrions avoir parfois plus de confiance en Lui dans l'accomplissement de certains devoirs qui nous paraissent difficiles.

Dieu dit à Jacob : **Ne crains point de descendre en Egypte... Moi-même j'y descendrai avec toi** (Gen. 46 : 3-4). Ce n'était pas peu de chose pour un vieillard comme Jacob que d'entreprendre un pareil voyage, et de changer de pays, car, plus on avance en âge et plus les changements deviennent difficiles. Dans quelques années, chers enfants, vous serez peut-être vous aussi obligés de quitter le doux foyer de la famille. Au premier moment, ce départ vous comblera de joie. Enfin ! direz-vous, je vais voir du nouveau et apprendre à connaître le monde ! Mais bientôt vous vous heurterez à mille difficultés inconnues jusqu'à ce jour. Le voyage sera bien fatigant ; le chemin sera semé de pierres et de ronces. Les tentations, les mauvais exemples vous environneront. Souvenez-vous alors de ce que dit le vieux cantique hébreu : **L'Eternel gardera ton départ et ton arrivée, dès maintenant et à jamais** (Ps. 121 : 5). — Les plus petits graveront dans leur cœur cette même pensée sous une forme plus brève : **L'Eternel est celui qui te garde** (Ps. 121 : 5).

Questions. 1. A quel patriarche Dieu adressa-t-il cette même parole : Ne crains point ! (Gen. 26 : 24). — 2. A qui Jésus dit-il : Ne craignez point ceux qui tuent le corps ? (Matth. 10 : 28). — 3. A qui dit-il : Ne crains point, crois seulement ? (Marc 5). — 4. Dans quelle occasion dit-il : Ne crains pas, petit troupeau ? (Luc 12).

Sujet du 26 mars : **Naissance, jeunesse et vocation de Moïse** (Exode 2 : 1-15 ; 3 : 1-10).

Le Messenger de l'Ecole du Dimanche



Une étoile brillait devant eux.

Si c'était ta maman...

Il y a quinze jours, Charles est parti avec sa maman, le cœur léger, et il est revenu quelques heures plus tard, le cœur très lourd. Voici pourquoi :

Le matin, peu après le passage du facteur, Mme Bron appela son fils :

— Charles, tante Alice est malade et me prie de venir au plus tôt. Nous allons partir, toi et moi, au train de dix heures. Pendant que je prépare nos habits et le dîner de papa, cours à la fabrique et tu expliqueras la chose à ton père. Mais vite !

Cette dernière recommandation était superflue, vous le pensez bien. Quand il sait qu'il va faire un voyage en chemin de fer, même très court, un enfant est toujours obéissant et lesté.

En arrivant chez sa sœur, Mme Bron eut un gros chagrin : la malade venait de mourir et une voisine compatissante avait télégraphié au mari à la frontière et emmené chez elle les deux orphelins désolés. C'est là qu'on conduisit également Charles, en lui confiant la garde de ses cousins et du voisin, tous les trois plus jeunes que lui.

Il ne s'était encore jamais trouvé dans une maison mortuaire et, au premier abord, il demeura muet de surprise et aussi de chagrin, car il aimait beaucoup sa tante Alice qui ressemblait à sa mère. Puis il essaya de consoler les pauvres éplorés, mais il ne trouvait pas les paroles qui auraient tari leurs larmes.

— Ne pleure pas ainsi, Paulet, ne pleure pas, Louis, disait-il en passant la main sur leurs cheveux, tandis que le petit garçon de la voisine, sans mot dire, cherchait à attirer leur attention en feuilletant un volume illustré.

— Voyons, Louis, ne pleure pas si fort, répéta Charles découragé, tu te feras du mal...

Louis alors releva sa tête enfouie dans ses bras et balbutia entre deux sanglots :

— Il faut que je pleure... Si c'était ta maman..., tu pleurerais aussi, va...

Une grande angoisse serra tout à coup le cœur et la gorge de Charles. *Si c'était ta maman !* Tiens, c'est vrai, il n'y avait pas pensé ; ce qui arrivait à sa tante pourrait arriver aussi à sa maman. Elle était malade quelquefois, tout comme tante Alice l'avait été, elle pourrait donc aussi mourir.

— Oh ! dit-il d'une voix rauque, incapable d'en dire plus long.

Il comprenait mieux maintenant ce que ses cousins venaient de perdre, et il éprouvait un immense désir de soulager leur douleur. Il les attira à lui et ils allèrent ensemble s'asseoir dans le grand fauteuil de la voisine.

— Louis, supplia Charles, raconte-moi comment cela s'est passé. Tante Alice était-elle bien malade ?

Le petit garçon se moucha, essuya ses yeux et d'une voix saccadée répondit :

— Elle nous disait qu'elle se guérirait...; hier soir elle a dit... que peut-être le bon Dieu viendrait la chercher... et que nous devons toujours... être obéissants avec notre papa... Et moi qui ai été méchant... dimanche... Elle me demandait de rester... un peu près d'elle... et je lui ai dit... que j'aimais mieux aller jouer dehors... avec mes camarades.

Et les sanglots reprîrent de plus belle, tandis que Charles, lui aussi, se mettait à pleurer amèrement.

Le soir, quand M. Bron vit descendre du train son petit garçon, il le reconnut à peine. Charles ne sauta pas comme d'habitude dans les bras de son père, il était tout à fait tranquille et ses yeux étaient rouges. Il ne parla guère, mais quand il fut dans son lit et que sa maman se pencha vers lui, il lui passa ses bras autour du cou et ses larmes inondèrent son visage.

— Oh ! maman, dis, le bon Dieu ne va pas te reprendre, oh ! non..., n'est-ce pas, maman ?

— Mon cher enfant, répliqua Mme Bron émue, je lui demande souvent de me laisser sur la terre jusqu'à ce que mon petit Charles soit grand. Je ne sais s'il exaucera ma prière; tu peux le lui demander, toi aussi.

— Oh ! oui, dit Charles avec ferveur, et puis je veux être toujours, toujours obéissant, je ne veux plus jamais te faire de peine, plus jamais taper des pieds, ni fermer la porte avec bruit, ni courir dans la boue par plaisir, ni laisser traîner mes livres et mes habits, ni faire semblant de ne pas t'entendre quand tu m'appelles... Crois-tu maman que je pourrais être toujours sage ?

— Dieu peut te rendre obéissant et soigneux; si tu le lui demandes de tout ton cœur, Il le fera.

Voilà deux semaines que Charles répète cette prière et sa maman m'a dit ce matin que, depuis deux semaines, il ne lui a pas fait de chagrin.

Qui donc veut imiter Charles ?

Max Rerick.

La venue des Mages.

Mat. 2: 1-12.

Le monde païen au berceau du Sauveur.

L'évangile selon saint Matthieu est le seul qui nous raconte l'histoire des mages d'Orient venant saluer l'enfant Jésus à son berceau. C'étaient des hommes pieux, qui se livraient à l'étude des astres et qui croyaient pouvoir lire en eux des révélations divines. Ils ont aperçu une étoile nouvelle qu'ils n'avaient encore jamais remarquée. Son éclat inusité leur paraît devoir annoncer la venue d'un grand personnage et ils se mettent en route pour le chercher et pour se prosterner devant lui.

Ils arrivent, après un long voyage, à Jérusalem et demandent où est le roi des Juifs qu'ils sont venus adorer. La prophétie annonçait qu'il naîtrait à Bethléem et ils le trouvent, comme le trouvent aujourd'hui encore tous ceux qui le cherchent. Alors, pleins de joie, ils déposent à ses pieds les trésors qu'ils ont apportés en son honneur et qu'ils sont si heureux de pouvoir lui offrir.

C'est une étoile qui les a conduits auprès de Jésus. S'ils n'avaient pas regardé vers le ciel, ils ne l'auraient jamais vue et ils n'auraient pas pu rencontrer l'enfant de la promesse. Il nous faut nous aussi regarder en haut, chercher l'étoile, et ne pas nous contenter de la terre seulement, de ses biens, de ses plaisirs, de ses travaux. Nous ne devons pas avancer dans la vie les yeux rivés au sol, comme des animaux, il faut écouter les voix d'en-haut, la voix de Dieu, et quand tout est sombre et triste, quand la nuit des soucis et des peines nous enveloppe, ne jamais oublier l'étoile qui luit, que les nuages peuvent voiler, mais qu'ils ne parviendront jamais à éteindre. Quoi qu'il arrive, Dieu est là! Nous sommes entre ses mains et c'est Lui qui nous conduira, si nous lui sommes fidèles, jusqu'au but qu'Il a fixé pour nous.

N'est-ce pas Lui qui a protégé le petit enfant que le roi Hérode a voulu faire mourir? N'est-ce pas Lui qui a protégé les mages eux-mêmes contre les atteintes du tyran et les a ramenés dans leur lointaine patrie? Ayons confiance en lui toujours:

Quelqu'un nous gardera là-haut!

Versets à apprendre :

Quand ils aperçurent l'étoile, ils furent saisis d'une très grande joie. Etant entrés dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie, sa mère; ils se prosternèrent et l'adorèrent. (Mat. 2: 10, 11.)

Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. (Jean 12: 13.)

Questions :

1. Quelle est dans la Bible la première promesse de salut? Genèse 3: 15.

2. Qui est appelé par Jésus? Matth. 11: 28.

3. Connaissez-vous un grand personnage venu de loin pour adorer à Jérusalem? Actes 8: 27.

Leçon du 5 janvier 1919: Deux baptêmes.

Messenger de l'Ecole du Dimanche



Paul à Ephèse.

Entre chiens

(Suite.)

— Tout ça, c'est des bêtises.

— Eh bien ! mon petit, je ne voudrais pas intervertir les rôles avec toi, vois-tu, car moi, je vis d'affection. Comme je suis déjà vieux et rhumatisant, je pense que, si les chiens ne sont pas admis à l'hospice, mon maître aura la charité de me faire administrer une pilule... pour m'endormir doucement.

— Comme tu dis cela d'un air calme ! Sais-tu, mon vieux, que tu es un héros !

— Un héros ? mais non ! Tout à l'heure tu prétendais que je te faisais honte !... Tiens, retourne chez ton vicomte; je vois mon maître qui fait mine de vouloir se lever, nous allons nous installer ailleurs.

— Eh bien ! je ferai route un moment avec toi; causons encore.

— Il ne faut pas que M. le vicomte te voie frayer avec un chien d'aveugle !

— M. le vicomte ? Il joue au billard et n'est pas près de me relancer. Et puis, vois-tu, à te dire vrai, il ne vaut pas cher, au fond, tout vicomte qu'il est. Il joue aux courses (au pari mutuel); il fait des dettes et il entre dans des colères bleues quand ses créanciers réclament.

Moi, tu comprends, je m'en moque !... Je suis jeune, bien portant, j'ai l'avenir devant moi. Mais ton histoire m'a retourné : il me semble que je mène une vie inutile et que je pourrais faire mieux que cela; par exemple, surveiller une cour de ferme, ou des marmots dans un jardin, ou garder une vieille dame vivant seule, etc.; je voudrais me rendre *nécessaire* à quelqu'un, comme toi !

— Oh ! l'occasion s'en présentera bien, si tu le désires vraiment. Patience !

— Ah ! voilà mon vicomte qui sort; il me cherche. Il a dû perdre sa partie, car il a l'air furieux ! Adieu, ouâ ! ouâ !

* * *

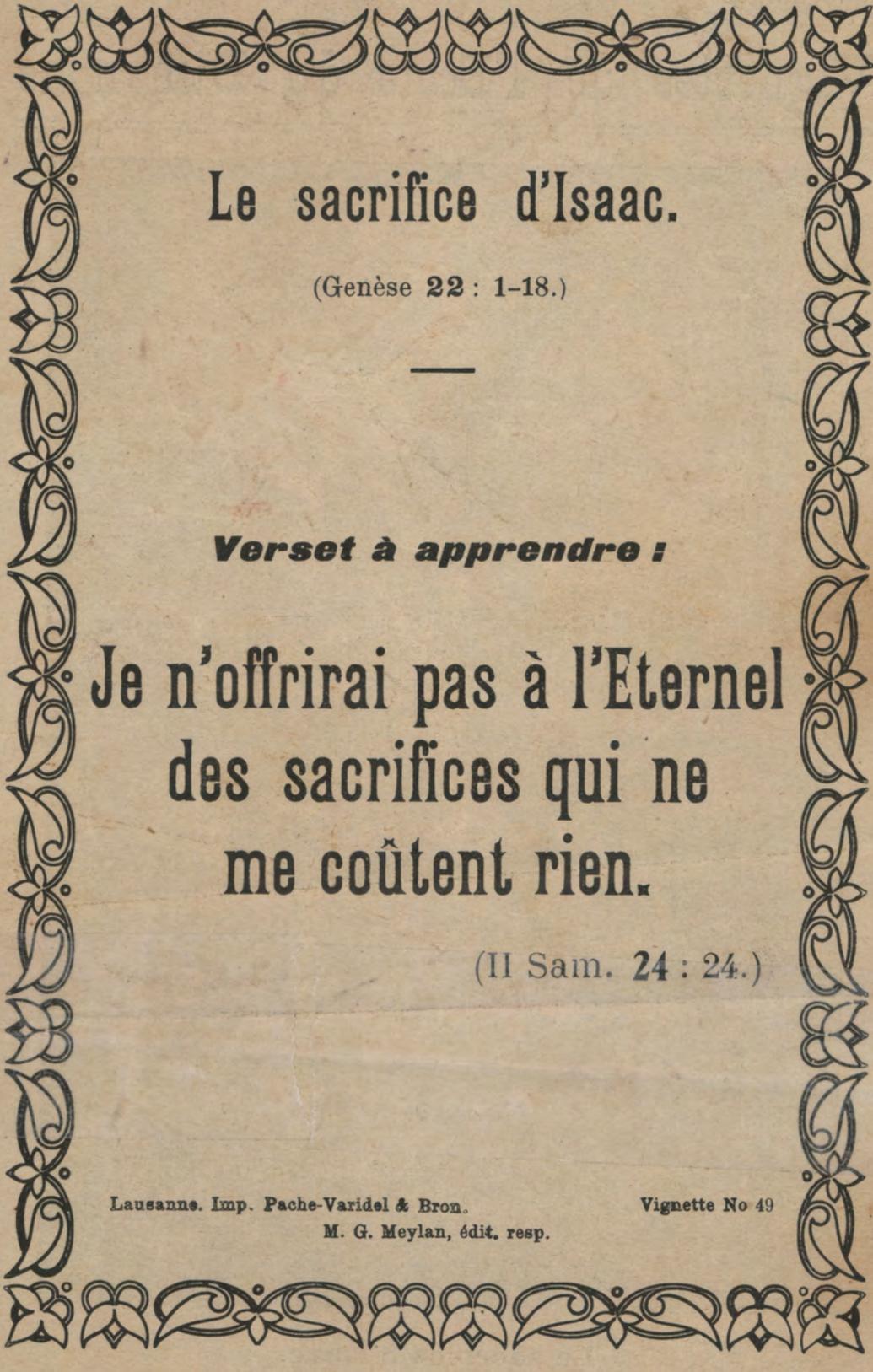
Ce modeste récit se passe de commentaires et nos jeunes lecteurs ont compris la leçon qui s'en dégage. Nous ne pouvons que les inviter à bien choisir; leur vie, à eux aussi, peut être inutile, voire même nuisible au prochain, comme elle peut et *doit* lui être en bénédiction. « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la sauvera. » (Luc IX 24.)

M. Schneider.

Vignettes de l'Ecole du Dimanche



Le sacrifice d'Isaac.



Le sacrifice d'Isaac.

(Genèse 22 : 1-18.)

Verset à apprendre :

Je n'offrirai pas à l'Eternel
des sacrifices qui ne
me coûtent rien.

(II Sam. 24 : 24.)



Le songe de Jacob à Béthel (Dessin de König.)

Le beau cahier de Simone.

Simone a sept ans, elle va à l'école et aime beaucoup à étudier ses petites leçons. Aujourd'hui, elle arrive enchantée de son école et déclare avec orgueil à sa maman :

— Maintenant je suis avec les grandes, la maîtresse m'a donné un beau cahier et je puis écrire avec une plume, tu verras comme ce sera bien.

Maman sourit, elle connaît sa petite fille qui manque absolument de persévérance, les petits ouvrages commencés avec entrain et délaissés dans un coin sont là pour le prouver. Que de napperons ou un joli canard ou une fleur brodée en rouge n'ont que la moitié de leurs contours tracés par l'aiguille de la fillette, que de chiffons à poussière, de lavettes, de bas de poupées dont les mailles écoulées et les aiguilles jetées ici ou là témoignent du manque d'application de Simone. Cependant maman espère encore que cette fois cela ira mieux, Simone est plus raisonnable que l'année dernière et à l'école on est stimulé par les camarades, aussi, elle s'écrie toute joyeuse.

— En effet, ce cahier est superbe, tu sais que tu dois éviter toute tache et toute rature puisque c'est un cahier de copie que tu auras durant tout le temps que tu passeras à l'école. Tu dois faire une page d'écriture pour demain, mets-toi là, bien au jour, prends une bonne plume et un encrier pas trop plein, fais bien attention à ton modèle, ne pèse pas trop, comme tu en as l'habitude.

— Oui, oui, maman, tu verras, papa qui se moque toujours de moi sera bien étonné.

Voilà la première ligne terminée, les o des mots « orange » et « pomme » ont l'air d'une tête d'enfant dont une joue serait enflée, mais à part cela il n'y a ni tache ni rature et maman se déclare satisfaite, la seconde ligne est trop penchée mais la fluxion des o a presque disparu. Enfin, Simone, très fière de son travail trouve que pour être la plus jeune des grandes, elle a très convenablement écrit et quand elle termine la dernière ligne elle se hâte un peu trop, papa va arriver de son bureau et elle sera heureuse de lui montrer son ouvrage.

Le temps passe et de temps en temps Simone ouvre son beau cahier mais elle n'en est plus enchantée, la troisième page a une tache, à la quatrième elle a voulu en effacer une et a fait un trou, la maîtresse a grondé. Simone en colère a jeté son beau cahier qui a maintenant des coins froissés. Un jour que sa mère lui fait

Le Messenger de l'Ecole du Dimanche



Luther enfant à Eisenach.

L'enfance et la jeunesse de Luther.

A la fin de sa vie, le grand Réformateur Luther eut chez lui, à Wittenberg, des étudiants pensionnaires. Ils l'admiraient tant, qu'ils écrivaient sur des cahiers tout ce qu'ils lui avaient entendu dire dans la conversation. Dans un de ses « Propos de table », Luther, un jour, s'étonna de sa destinée :

« Je suis fils d'un paysan ; mon père, mon grand-père, mon aïeul étaient de vrais paysans... Que je dusse être ensuite bachelier, docteur, etc., cela m'était point dans les étoiles. N'ai-je pas étonné les gens en me faisant moine ? Cela vraiment a bien affligé mon père et lui a fait mal. Ensuite, je me suis pris aux cheveux avec le pape. Qui a vu cela dans les étoiles ? Qui m'aurait annoncé d'avance qu'il en dût arriver ainsi ? »

Nous aussi, nous nous étonnons, quand nous pensons à la vie de Luther. On ne peut pas la raconter toute entière à des enfants. Ils n'en comprendraient pas certaines parties, mais d'autres les intéresseront, à commencer par son enfance et sa jeunesse.

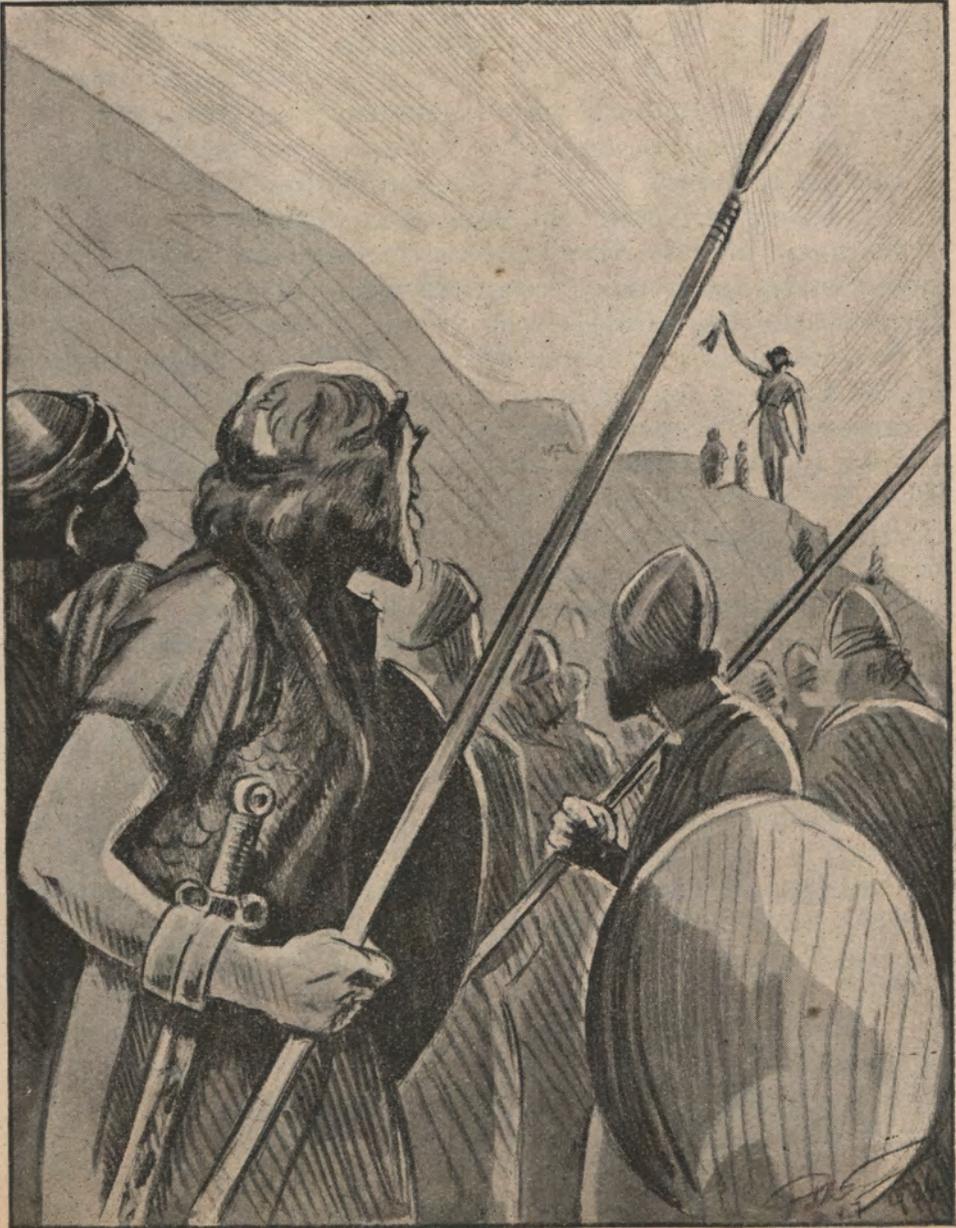
Martin Luther naquit en 1483, le premier ou le second d'une famille de sept enfants. Ses ancêtres étaient, comme il le dit, des paysans, originaires de Eisenach (cherchez sur une carte) en Thuringe, au centre même de l'Allemagne. Le père était mineur, travaillant dans des carrières de minerai de cuivre et ce fut pour exercer son métier qu'il alla s'établir plus à l'Est, à Eisleben, sur les terres du comte de Mansfeld. Luther vint donc au monde à Eisleben, mais ses parents se transportèrent presque aussitôt à Mansfeld. Assez pauvres d'abord, ils parvinrent ensuite à une bonne aisance. Ils élevèrent leurs enfants avec une grande sévérité et Luther se rappelait avoir été fouetté jusqu'au sang pour une noix.

A l'école de Mansfeld, Luther apprit à lire, à écrire ; un peu de latin s'ajouta à cela. Comme instruction religieuse : le *Notre Père*, le *Je crois en Dieu...* les *dix commandements*, mais sans explication, et naturellement le culte catholique. Comme piété : la peur de Jésus-Christ, juge terrible, qui pouvait être cependant apaisé par la Vierge ou par les Saints, et aussi des histoires du diable et des « kobolds » embusqués dans les mines sombres.

A 14 ans, l'enfant partit pour Magdebourg. Il y avait là une école dirigée par des moines pieux « les frères de la vie commune ». Chez eux les élèves trouvaient un toit et un lit, mais ils devaient se procurer leur nourriture en la demandant à la charité.

Un an plus tard, Luther était à Eisenach, dans une autre école, où les enfants vivaient de même. Par petites bandes, ils chantaient

Le Messenger de l'École du Dimanche



David a épargné Saül.

Vers l'Australie.

Jean-Jean, c'est le nom d'une fillette dont vous avez déjà fait connaissance (Messager du 3 juin). Elle est partie avec son père, après la mort de la maman, vers la lointaine Australie. Et voici un épisode du voyage.

I

Soudain, par tribord, une rumeur roule, se propage :

— Un requin, un requin !

Et tout le monde se précipite pour voir.

Par-dessus le bastingage, Jean-Jean regarde :

Sa masse pâle se détachant sur le fond sombre, un requin flotte entre deux eaux. Ses grandes nageoires arquées palpitent comme des ailes d'oiseau.

Parfois, il se tourne un peu sur le flanc et l'on voit son ventre blanc et sous la lueur féroce de ses yeux ronds, le rire satanique de l'immense bouche sombre.

Jean-Jean regarde, éperdue. Elle voudrait crier, partir, et elle regarde, fascinée.

Tacaïa, la petite chienne, elle aussi voudrait voir. Elle le demande en aboyant rageusement. On ne l'entend pas. Alors, elle saute contre le bastingage, mais retombe en arrière. De-rechef, elle s'enlève d'un bond plus nerveux encore, arrive sur la main-courante, ne peut pas arrêter son élan, glisse, et tombe à la mer.

Maintenant, Jean-Jean la voit qui nage contre le flanc du bateau, où ses griffes glissent en vain. Elle voit aussi plus loin le requin qui vire lentement sur le côté, se meut, s'approche.

Jean-Jean se retourne pour appeler. Mais elle ne peut pas crier. Et l'on voit seulement dans sa figure atrocement pâle, des yeux immenses qui hurlent, hurlent à la mort.

Dick a compris. Il dit :

— Il ne faut pas avoir peur, Miss, je suis là.

Pour rassurer la petite, il rit, d'un beau rire jeune et clair. D'un bond, il est debout sur le bastingage. D'une détente souple, il s'enlève, fait une courbe gracieuse et glisse, glisse vers le gouffre ; ses mains serrées devant la tête comme une étrave et entre ses mains, le grand couteau à cran d'arrêt.

Il a crevé le miroir de l'eau sans presque un éclaboussement. Tout de suite, il reparait, juste entre Tacaïa et le requin qui s'approche.

Sur la passerelle de commandement, le sifflet lance des ordres pressés. Des hommes courent, des palans grincent.

Dick nage sur place, la tête redressée pour voir le requin qui approche... approche.

Jean-Jean regarde, elle ne crie pas, elle ne pleure pas, mais sa main crispée laboure sa gorge qui se convulse à l'étouffer. Le requin approche. Lentement, il vire sur le flanc, on voit l'effroyable rictus de sa gueule monstrueuse.

Et Dick qui ne bouge pas.

— Dick !

C'est Jean-Jean qui a crié.

Mais Dick a disparu.

Soudain, on voit le requin qui se tord dans une écume rouge et Dick qui reparait droit derrière lui.

Maintenant, avec Tacaïa, il nage vers l'escalier d'accostage, la tête dressée, pour surveiller la mer où viendront d'autres requins, attirés par le sang du premier.

— En voilà un !

De la foule des passagers monte un sourd cri d'angoisse. Le monstre s'approche, plus grand que le premier.

L'escalier d'accostage descend, descend, s'arrête enfin. Il y a deux hommes sur la plateforme. Ils veulent empoigner Dick, mais lui passe d'abord le chien.

Le requin approche. Déjà il tourne sur le côté.

Trop tard.

Debout sur la plateforme, Dick le laisse venir, soudain son bras se détend et le grand couteau à cran d'arrêt part comme une flèche, s'enfoncer dans le nez du requin qui disparaît dans un soubresaut formidable.

Alors, Dick, relève la tête, cherche Jean-Jean des yeux. Enfin, il la voit et de nouveau il rit de son beau rire jeune et clair.

C'est Tacaïa qui arrive la première sur le pont. Elle se secoue et gambade en aboyant à petits coups pressés, comme si vraiment c'était elle qui avait accompli une action d'éclat.

Jean-Jean ne la regarde même pas, elle se jette dans les bras de Dick et enfin, enfin, elle peut pleurer. De gros sanglots la secouent tant, que Dick qui est évidemment trempé, doit la serrer dans ses bras très fort. Il rit encore, mais un drôle de rire, plus mouillé que ses habits.

(Tiré de *La lumière qui tue*, par A. Prestre, dans *l'Illustré*.)

Au temps de la guerre.

Le nommé Houston, caporal anglais, a raconté qu'après un combat, comme il gisait sur le champ de bataille, un jeune soldat du régiment de Northamptonshire délirait près de lui, en proie à une violente fièvre. Un soldat allemand lui donna à boire de sa gourde. « Est-ce toi, maman ? » demanda le jeune homme dans son délire. L'Allemand le comprit, et, pour entretenir son illusion, lui caressa le front avec la délicatesse qu'aurait pu y apporter une mère. Le pauvre petit Anglais rendit l'âme peu après.

* *

Après une journée sanglante, Henri A... de la 1re escouade, un « gars » de Rouen, raconte ses impressions : « Eh bien ! aujourd'hui, il m'en est arrivé une pas banale ; je me dépêchais de sortir du petit bois quand je tombe sur un Boche blessé. En me voyant, il me montre une pièce de monnaie et me dit : « Eau, eau... » Il me faisait de tels yeux que je n'ai pas pu m'empêcher de lui donner un quart d'eau, le dernier que j'avais dans mon bidon. Je m'étais pourtant bien promis de le boire en sortant de ce maudit bois, car j'avais une soif terrible ; mais son regard était si suppliant que ça m'a fait quelque chose quand même et que je n'ai pas pu lui refuser. Par exemple, quand il a voulu me donner sa pièce, je n'ai pas voulu. Alors il m'a dit : « Souvenir, souvenir ». Alors j'ai répondu : « C'est ça : un souvenir ; c'est une bonne idée !... » Je lui ai même donné une poignée de main ! Ça ne fait rien, si jamais j'aurais cru que je donnerais un quart d'eau à un Boche, eux qui nous ont tué tant de monde aujourd'hui !... »

David. Générosité royale.

(I Sam, 18 : 6-16 ; 24 : 1-23.)

Saül dit à David : Tu es plus juste que moi ; car tu m'as fait du bien, et moi je t'ai fait du mal.

(I Sam. 24 : 18.)

Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire... Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais surmonte le mal par le bien.

(Romains 12 : 20-21.)

Pardonnez et vous serez pardonnés. (Luc 6 : 37.)

Le Messenger

de l'Ecole
du Dimanche



Au temps de la moisson.

Les petits oiseaux dans les ruines.

Je passais mes vacances, l'été dernier, au bord de la mer, sur la côte normande. C'était dans un petit port de pêche du Calvados, qui s'appelle Grandcamp, près d'Isigny. Quelques baigneurs y trouvent chaque année à se loger dans les villas qui leur sont louées par les habitants, à des prix plus ou moins abordables. Les distractions de cette petite plage sont à peu près les mêmes que sur toutes les petites plages françaises.

Mais, à mon avis, la véritable, la plus belle distraction, quand on est en vacances au bord de la mer, consiste à jouir de la vue autant que possible. On peut admirer la mer, la contempler à toute heure du jour et de la nuit ; cela ne coûte rien, cela ne fatigue pas, c'est un des plus beaux spectacles que la nature offre à celui qui sait voir et regarder. Il y a là des tableaux variés et changeants qui dépassent tout ce que nos peintres les plus habiles et nos musées les plus riches peuvent nous offrir.

Pour ma part, j'aimais beaucoup sortir de Grandcamp, laisser derrière moi les maisons, les rues, les villas, les baigneurs, les pêcheurs, toute la foule grouillante ou endormie, selon les heures, et m'en aller dans la solitude, errer sur les collines ou bien au bord même de la mer.

Il y avait, tout spécialement, un vieux moulin en ruines, sur, la plage, qui m'attirait chaque après-midi.

Tantôt je m'asseyais sur quelque grosse pierre tombée des murs, ou bien, à marée basse, quand le soleil avait séché le sable, je m'étendais comme un gros poisson que le flot, en se retirant, aurait abandonné. Je regardais le ciel. De temps en temps, je me levais pour aller récolter des coquillages parmi les galets, puis je reprenais ma position de repos et de rêve.

Un jour, je m'aperçus que je devais bien gêner quelqu'un ! Je venais à peine de m'allonger sur le sable, lorsque j'entendis et je vis à quelques mètres au-dessus de moi, un tout petit oiseau qui voletait, planait, hésitait, criait avec angoisse et, au lieu d'aller se poser sur la muraille encore debout, faisait demi-tour, s'enfuyait, puis revenait, repartait, et avait l'air de se demander pourquoi j'étais là et si je n'étais pas quelque monstre dangereux et sanguinaire.

Je crois bien qu'il me regardait, m'observait, me grondait peut-être et, qui sait ? me disait, en son langage d'oiseau : « Que viens-tu faire ici ? Va-t'en ! Je t'en prie, ôte-toi de là et laisse-moi tranquille, tu seras bien gentil, gros épouvantail.

homme effrayant, dragon terrible ! Ne comprends-tu pas que j'ai, là-haut, sur le mur, un nid plein de petits qui ont faim, qui m'attendent, qui ouvrent le bec en l'air et qui vont avoir mal à l'estomac si je ne peux pas arriver bientôt jusqu'à eux ! Tu me fais peur ! file ! file ! hors d'ici ! »

Et puis, bientôt, je vis qu'ils étaient deux qui faisaient le même manège et qui m'adressaient le même discours ! C'étaient le père et la mère assurément. Ils me donnaient tous les deux une jolie leçon de prudence !

Enfin, comme je ne bougeais pas plus que les grosses pierres qui m'entouraient, ils se décidèrent à fermer leur bec babillard et ils allèrent, à tour de rôle, chercher des insectes dans le champ voisin, et, bravement, ils volèrent au nid sur la muraille et firent vaillamment leur devoir ! Il fallait absolument y aller, coûte que coûte, au péril de la vie, car les petits réclamaient tant qu'ils pouvaient.

Après la prudence, la confiance. Quand le devoir appelle un petit oiseau, il ne connaît que cela : prenons garde d'abord ; voyons comment nous allons nous tirer d'affaire avec le moins de danger possible, et puis, après, allons-y carrément, avec courage et confiance : à la grâce de Dieu ! à la garde de Dieu !

Ah ! gentils petits oiseaux des ruines du vieux moulin, comme vous aviez raison de me parler ainsi, de me montrer un pareil exemple et comme votre sermon était harmonieux ; c'était un cantique et une prière tout ensemble, et vous avez fourni vous-même l'éloquence, la musique et le bon exemple ! Merci, petits oiseaux du ciel et de la mer ; merci pour votre prudence, merci pour votre confiance, merci pour votre discours et merci pour votre courage ! J'espère que vos petits auront été contents, rassasiés, que toute la nichée a grandi, prospéré, s'est envolée plus tard avec vous, et qui sait ? peut-être que l'été prochain, il y aura encore des petits oiseaux dans les ruines et qu'ils me raconteront la même histoire !

Henri Bernadou.

Au bord de l'abîme.

Le 10 octobre 1885, une formidable détonation retentissait à l'entrée de la rade de New-York et un immense rocher, de 400 m. de long et de 60 m. de hauteur, s'abîmait dans les flots. Pendant dix ans on avait travaillé à le miner et à placer, dans une cavité centrale et dans ses ramifications, quarante mille cartouches de dynamite qui firent leur œuvre en un instant, grâce à une seule étincelle électrique.

Ne voit-on pas souvent des hommes qui ont l'air solide, des jeunes gens de bonne réputation, des jeunes filles bien élevées sombrer ainsi d'une manière inattendue ? On avait confiance ; puis, un jour, le bruit se répand que tel jeune homme est parti en laissant un déficit dans la caisse, que tel autre se met à boire, qu'une jeune fille a plongé sa famille dans la honte... Et l'on dit : *je ne l'en aurais jamais cru capable !* Sous l'apparence solide, il y a chez tous le péché qui mine et qui un jour fera son œuvre destructrice. Tous nous sommes au bord de l'abîme dont Dieu seul peut nous sauver en créant un cœur nouveau.

David. Au bord de l'abîme.

(II Sam. 12 : 1-9, 13-14.)

O Dieu, aie pitié de moi dans ta bonté,
Selon ta grande miséricorde, efface mes péchés...
J'ai péché contre toi seul
Et j'ai fait mal à tes yeux...
Purifie-moi et je serai pur ;
Lave-moi et je serai plus blanc que la neige...

(Ps. 51 : 3, 6, 9.)

O Dieu ! crée en moi un cœur pur. (Ps. 51 : 12.)